

songer avant tout, dès les premiers jours de l'insurrection, et plus encore après l'armistice de Milan. Il n'était pas trop difficile d'avoir des forces de mer égales et même supérieures à celles de l'Autriche, et, si on les avait eues, les choses se seraient passées bien différemment.

Un caractère particulier de cette lutte, c'est que sa durée fut due presque uniquement à la bonne volonté et à la résignation générales. Venise a résisté par elle-même et a succombé par l'impéritie des hommes que l'opinion publique avait appelés aux affaires. Ces hommes n'eurent pas le talent de s'emparer de la situation, d'en saisir les avantages, d'en diminuer les périls, et une cause facile à gagner fut perdue entre leurs mains. Manin n'eut d'autre mérite que celui de tenir tête aux exaltés qui auraient gouverné bien plus mal que lui; et quant à Pepe, tous ses actes portent l'empreinte d'un talent bien médiocre et d'une volonté faible. Tous deux avaient du désintéressement et du patriotisme, mais chez eux l'intelligence n'était pas à la hauteur du cœur. Ni l'un ni l'autre ne possédait l'esprit d'initiative et d'action et n'avait de ces plans bien arrêtés pour l'exécution desquels on fait soi-même et l'on exige des autres des efforts extraordinaires. Il a manqué à Venise comme au Piémont, un homme qui fût à la fois un habile politique et un habile général.

Quant au siège en lui-même, il n'a offert de remarquable que la constance et le dévouement des troupes autrichiennes, qui pendant quatre mois ont eu à endurer des fatigues et des souffrances inouïes. On ne saurait trop louer la conduite de ces troupes dans toute cette guerre d'Italie; par leur discipline, leur sentiment de l'honneur militaire, leur patience,